Epistémologie de la traductologie réaliste

Michel BALLARD
Université d'Artois, Arras
France

Résumé : Cet article expose les fondements et les principes de la traductologie réaliste. La première partie explique comment la traductologie réaliste s'est développée par confrontation avec diverses approches de la traduction telles que la linguistique, la théorie interprétative, le *skopos* et les études descriptives. La seconde partie propose un cadre général pour l'étude de la traduction sur la base de l'observation et l'analyse de productions réelles réalisées par des traducteurs professionnels. La troisième partie met l'accent sur la terminologie comme instrument et élément structurant. La quatrième partie est une application des principes et démarches précédemment exposés ; une étude sur corpus montre comment on peut faire prendre conscience aux étudiants des différents niveaux de l'activité du traducteur : depuis l'utilisation d'équivalences linguistiques jusqu'à la créativité via des degrés de paraphrase, des choix multiples et des décisions irrationnelles.
Mots-clés : Subjectivité des théories ; théories de l'injonction ; défense de l'empirisme ; sphères d'existence ; observation ; analyse ; terminologies ; unité de traduction ; études sur corpus ; équivalences systémiques ; créativité ; style et écriture.

Abstract: This article puts forward the bases and principles of realistic translatology. The first part shows how realistic translatology developed out of a confrontation with various approaches of translation such as linguistics, interpretative theory, skopos and descriptive translation studies. The second part proposes a general framework for the study of translation on a basis of observation and analysis of real productions by professional translators. The third part lays the stress on the importance of terminology as a tool and structuring element. The fourth part is an implementation of the principles and devices previously expounded; a corpus based study shows how students can be made aware of the various levels of the translator's activity: from linguistics equivalences to creativity via degrees of paraphrase, multiple choices and erratic decisions.
Keywords: Subjectivity of theories; injunctive theories; a case for empiricism; spheres of existence; observation; analysis; terminologies; unit of translation; corpus studies; systemic equivalences; creativity; writing and style.

1. Introduction

L'acte de nomination est un acte langagier majeur à visée conceptuelle et communicationnelle, qui coïncide avec des actes de création, de perception ou d'identification de phénomènes ou d'objets nouveaux (qui peuvent être de nature physique ou intellectuelle).

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

La date de baptême officielle de la traductologie se situe en 1972 lors d'un colloque de linguistique au Canada à l'occasion duquel Brian Harris proposa d'utiliser ce terme dès lors que l'on analysait un phénomène que des individus pratiquent de façon instinctive et qui a pour nom : la traduction (Harris 1973).

Cette démarche établissait ou soulignait une distinction fondamentale (simple mais nécessaire et qui n'a rien de discriminatoire ou de scalaire) entre l'action et la réflexion. La traduction est un acte intelligent, qui suppose de grandes compétences mais qui, a priori, ne comporte pas de recherche en vue d'une analyse et d'une structuration de l'opération effectuée de façon instinctive par le traducteur. Ce qui distingue la traductologie de la traduction, c'est qu'elle est une métaopération alors que la traduction est une opération : c'est le fait qu'elle occupe une position de postériorité temporelle : il faut avoir traduit, avoir un texte traduit, pour théoriser.

Conscient qu'à l'époque où il lançait ce terme, il le faisait sous l'influence de la linguistique, Harris en redonna une définition plus large en 1977, comme étant « l'analyse scientifique de la traduction » et il précisait même en 1988 : « *the objectively recorded observation and scientific analysis of what translators do*» (Harris 1988, 94).

De cette définition, je retiendrai un projet, auquel j'adhère, « l'observation et l'analyse », et pour lequel, je vais faire ce qu'il n'a pas fait à l'époque (et pour cause, on en était aux prémices) : tenter d'exposer une méthode qui s'est élaborée de manière progressive dans un contact constant avec les théories, la didactique, la réflexion sur et la pratique de la traduction.

L'épistémologie de la traductologie réaliste peut s'organiser, entre autres, autour de deux axes (l'un dissociatif, l'autre dynamique et constitutif), qui sous-tendent ma démarche et qui vont me permettre d'ordonner mon exposé.

Il y a dans la méthode une part exogène, qui est l'apport des autres théories et une part endogène**,** qui est l'élaboration d'une théorie spécifique. Les autres théories peuvent être adoptées si on y adhère ou servir temporairement. Elles peuvent permettre de se définir par opposition.

La méthode, si on la déduit des prémisses du projet de Harris, va s'élaborer autour de comportements, d'opérations, qui sont l'expérimentation, la conceptualisation, la réflexion, la synthèse, la mise en système et éventuellement, si nécessaire, l'ajustement du système ou de ses composantes.

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

Je commencerai donc par évoquer le cheminement critique qui a accompagné et peut-être motivé la mise en place de ma propre démarche en traductologie.

2. Cheminement critique

2.1. L'objectivité des théorisations en question

L'étude des diverses théorisations amène très vite à prendre conscience de leur absence d'objectivité, ce qui est normal. A partir du moment où il y a réflexion, il faut s'attendre à une diversité de points de vue et ce pour trois raisons au moins : en raison de la subjectivité du théoricien ; en raison du terreau origine de la théorisation ; en raison des outils conceptuels utilisés pour élaborer la réflexion.

La théorie interprétative, du moins dans ses formes premières, est liée au support sur lequel Danica Seleskovitch a d'abord travaillé, l'interprétation de conférence, qui requiert le détachement des formes d'origine et accorde la primauté au message. Georges Mounin, devenu linguiste, jette aux orties, dans *Les Problèmes théoriques*, l'ensemble des écrits qu'il avait utilisés dans *Les Belles Infidèles*, ce qui l'amène à occulter ou à oublier bien des aspects de la traduction. Meschonnic part d'un horizon littéraire et biblique et rejette la linguistique comme voie d'accès ou moyen d'investigation. La domination, et les excès, des approches linguistiques au cours des années soixante et soixante dix ont provoqué des réactions de toutes sortes ou, en tout cas, ont facilité l'expansion de théories qui écartent « le linguistique » autant que la linguistique ou qui tout au moins donnent la primauté à divers facteurs autres que le linguistique : les aspects culturels, sociologiques, etc.

2.2. En quête de règles ou de justifications

La traduction n'est pas un objet d'étude comme les autres parce qu'elle entretient, même si c'est de manière occulte, une relation à l'original dont elle est issue. Dans la mesure où elle est un produit de consommation, il est normal ou naturel que l'on s'interroge sur sa qualité, sur les qualités de celui qui l'effectue.

Dès les origines, la réflexion sur la traduction est liée à un phénomène de comparaison entre l'original et le texte traduit, résultant en un constat de différence, qui génère la crainte d'avoir produit une mauvaise traduction ou le besoin de se justifier ; il y a aussi le cas où la comparaison génère les attaques et les critiques et où il faut répondre, ce fut le cas de saint Jérôme. Dès les origines, la réflexion sur la traduction est, de façon plus ou moins ouverte ou consciente, liée à la

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

défense d'une manière de traduire ; elle sera par la suite liée à l'obtention d'un brevet de qualité et à une demande quant à la façon de faire pour y parvenir : « Comment faut-il traduire ? ». Cette interrogation, qui devint le titre d'un cours d'Edmond Cary, est également très révélatrice des comportements d'attente de professionnels qui risquent de générer des comportements de théorisation prescriptifs, parfois contradictoires : traduisez sans vous laisser entraver par les formes de l'original ; traduisez en respectant les formes de l'original, en les suivant même, apportez-nous la saveur de l'étranger !

Dans le vaste champ de la traductologie dont je viens de décrire un aspect auquel je n'ai pas adhéré, qui est l'injonction ; il y a aussi une partialité et un déséquilibre, par rapport auxquels je me suis situé.

2.3. Des théories partiales et déséquilibrées

2.3.1. Mounin et les linguistes

La création d'un néologisme tel que « traductologie » donne le sentiment de nommer une réalité neuve et de participer à la naissance ou à la mise en place d'un domaine d'étude nouveau et donc d'une démarche inédite.

Alors que le terme n'existait pas, ce sentiment, un chercheur comme Mounin l'avait eu au début des années soixante lorsque, élaborant sa thèse et la plaçant sous l'égide de la linguistique, il déclarait que : « Jusqu'à ces dernières années [...] la traduction restait un secteur inexploré, voire ignoré. » (Mounin 1963 : 10). Cette déclaration peut surprendre de la part d'un auteur, qui cinq ans auparavant avait publié, avec *Les Belles Infidèles*, un ouvrage qui était nourri de nombreuses références à des écrits tirés de l'histoire de la traduction.

Cette rupture avec le passé, cette thèse quasi-négationniste de la réflexion antérieure sur la traductologie, est dommageable à plus d'un titre : elle tend à occulter les sources d'une réflexion qui n'est pas née par miracle sous l'effet d'une science moderne telle que la linguistique ; elle nous prive de repères et de points de comparaison et fait dévier l'analyse de la traduction ; elle permettait à Mounin comme à Vinay et Darbelnet de placer la traduction sous la tutelle de la linguistique. Mais le jugement que porte sur ces tentatives le linguiste Maurice Pergnier est assez édifiant : il estime que ces théories « sont en réalité bien plus des théories de la langue appliquées à la compréhension des difficultés inhérentes à tout acte de traduction que des prolégomènes à une science de la traduction » (Pergnier 1978/1980 : 7).

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

2.3.2. La théorie interprétative

La rupture des linguistes avec les professionnels a été consommée avec la création des écoles de traducteurs et la génération de théories se démarquant de la linguistique et même de la prise en compte des langues pour une théorisation de la traduction : il n'est que de voir le tour qu'a pris la théorisation à l'ESIT en France.

Marianne Lederer, dans *La Traduction aujourd'hui*, déclare : « Pour étudier le processus de la traduction sur le plan théorique, **il est important d'écarter les problèmes d'ordre linguistique** et de postuler une connaissance des deux langues telle que la traduction n'accuse pas d'erreurs sur ce plan » (Lederer 1994, 33, c'est moi qui souligne). Son objet, exposé dans son avant-propos, est de produire : «un ouvrage consacré au processus de la traduction et **à son caractère universel indépendant de la paire de langues concernées ou de l'œuvre d'un auteur particulier**. Il s'agit de montrer que la démarche du bon traducteur est fondamentalement la même, **quelles que soient les langues, quel que soit le texte en cause**. La recherche du sens et sa réexpression sont le dénominateur commun à toutes les traductions. » (Lederer 1994, 9, c'est moi qui souligne).

A cela on se sent obligé de répondre par des questions : traduit-on de la même manière un roman et un film ? traduit-on de la même manière un roman et une pièce de théâtre ? va-t-on parler de recherche du sens pour un poème, une chanson ? va-t-on traduire de la même manière un discours et une chanson ? etc. Edmond Cary, dont les théoriciens de l'ESIT se recommandent parfois, avait bien perçu la nécessité de prendre en compte la diversité des genres dans la théorisation de la traduction (cf. Cary 1985)

2.3.3. Autres théories

La force centrifuge de la traductologie a également généré un corps de doctrines qui se détachent des textes et des opérations pour ne plus s'intéresser qu'aux conditions d'apparition ou de réception de la traduction et nous faire perdre de vue que la traduction est une opération motivée par l'existence de langues différentes.

La théorie du *Skopos*, par exemple, estime que l'essentiel n'est plus la fidélité absolue au texte de départ mais la distinction entre « les éléments fonctionnels du texte qui devront être reproduits 'tels quels' [et] ceux qui devront être adaptés au savoir contextuel, aux attentes et aux besoins communicationnels du destinataire » (Nord 2008: 86). Outre le fait que cette théorisation revient à proposer sous un autre habillage les principes des 'belles infidèles', position que l'on a le droit de

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

défendre mais que l'on ne saurait ériger en canon suprême, il est assez totalitaire et irréaliste de jeter le discrédit sur la notion d'équivalence et le désir, légitime, de comparer le texte traduit à l'original. La notion d'équivalence, que l'on tente d'évacuer via le chantage de la désuétude, est un élément fondamental de la traduction aussi bien au niveau de la production que de l'évaluation.

2.4. Défense du comparatisme et de l'empirisme

Dans le constat de prétendu vide traductologique qu'il établit dans *Les Problèmes théoriques*, Mounin évoque, comme une longue palinodie, la liste d'auteurs anciens tels que Cicéron, saint Jérôme, Etienne Dolet, pour mieux les rejeter dans les ténèbres de **l'empirisme** : « […] dans le meilleur des cas, ils proposent ou codifient des impressions générales, des intuitions personnelles, des inventaires d'expériences et des recettes artisanales. En rassemblant, chacun selon son gré, toute cette matière, on obtient **un empirisme** de la traduction, jamais négligeable, certes, mais **un empirisme.** » (Mounin 1963,12, c'est moi qui souligne).

Il y a dans *Les Problèmes théoriques*, une regrettable mise à l'index de l'empirisme. Ce terme est polysémique et possède pour l'une de ses acceptions des connotations négatives telles que l'approximation, l'absence de hauteur et de rationalité. Je prends pour ma part **l'empirisme au sens de « méthode, réflexion qui s'appuie sur l'expérience ».**

Cette méthodologie aujourd'hui revêt plusieurs formes : il y en a une qui est en prise directe sur l'expérience avec les TAPs, *Think aloud protocols*, (cf. Lörscher 1991), le risque étant que la méthode soit lourde à manier et risque d'interférer avec l'individu ou les groupes observés ou sollicités pour l'analyse ; l'autre méthode, que je propose et pratique, est fondée sur le comparatisme. Il s'agit de comparer les textes pour remonter à la compétence du traducteur. Il s'agit d'une investigation de la compétence sur pièces, a posteriori.

Il y a tout un passé de l'empirisme et du comparatisme de la traductologie, qui commence en fait avec saint Jérôme, je n'ai pas le temps de l'exposer ici, mais il est très riche et instructif. J'évoquerai simplement le fait que certains adeptes de la sociologie de la traduction, comme Jean-Marc Gouanvic, soulignent la nécessité de travailler sur les textes en les comparant : « si, pour des raisons de méthode, il est certes possible dans un premier temps d'aborder les traits sociologiques liés à l'institution de la traduction, on ne peut en rester là et considérer que le sujet a été traité de façon complète ; **la dimension textuelle de la traduction fait indissolublement partie du phénomène** » (Gouanvic 2007, 170, c'est moi qui souligne).

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

Chaque théorie, dans sa singularité, nous apporte quelque chose pour notre connaissance de la traduction ; mais elle risque de devenir un prisme déformant à partir du moment où elle veut tout nous faire appréhender par son canal. L'essence de la traduction, plurielle, la place au carrefour de disciplines qui tendent à générer des théories exogènes parce qu'elles apportent leurs propres méthodes, issues d'un champ externe à la traduction et qui les appliquent parfois de façon aveugle, sans discernement, au risque de faire dévier l'analyse ou d'étendre indûment une méthode, valable pour un champ, à l'ensemble de la discipline.

La traduction est plurielle et il est normal qu'une certaine dose de pluralisme apparaisse dans les études traductologiques, mais il convient de ne pas perdre de vue que la traduction est une opération *sui generis* et qu'en tant que telle elle requiert, ou devrait générer une démarche *sui generis* pour son étude : au cœur de la traduction il y a le travail du traducteur et celui-ci porte sur des langues, des textes. C'est ce travail du traducteur, rattaché aux paramètres sociolinguistiques qui le génèrent ou l'enserrent, qui me semble de façon naturelle être un objet d'étude central pour la traductologie.

Ce que je voudrais donc tenter dans la suite de cet exposé c'est proposer une démarche de recherche qui réconcilie la théorisation avec l'action scripturale du traducteur, sans perdre de vue ces facteurs et ces contextes mis à jour par des théories dont je n'ai fait qu'esquisser la richesse.

3. Cadre d'étude et démarche

3.1. Les sphères d'existence

La traduction a besoin d'être décrite par rapport à des sphères d'existence, la notion de sphère reflétant une occupation plus généreuse de l'espace que le cercle, bidimensionnel et plat. Ces sphères sont emboîtées les unes dans les autres avec des zones de contact, d'influence et de réaction. C'est pourquoi je présenterai ces sphères en allant de l'extérieur vers l'intérieur, au centre se trouvant l'agent de la traduction : le traducteur.

La sphère externe

La sphère externe est contextualisante, c'est là que se situent les pouvoirs politiques, économiques et intellectuels ; c'est de là que vient la décision de traduire. L'idée que la décision de traduire puisse venir du traducteur est à moduler car en fin de compte sa décision ne pourra aboutir que s'il a l'aval des autorités qui lui permettront de publier sa

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

traduction. Le contexte de naissance d'une traduction est celui d'un champ où il y a un besoin reconnu et attesté par une autorité individuelle ou collective. La traduction est un service[1] que demande une entreprise, un individu social, le plus souvent en tant que représentant d'un groupe.

La sphère externe, en tant que contexte de production historiquement daté, fait évoluer la nature de la traduction ainsi que la notion de qualité même si ce n'est que de manière parcellaire. Le coût de la traduction ainsi que le prix que sont prêts à payer les donneurs d'ordre influent sur la qualité.

La sphère externe ne contient pas que le pouvoir de décision, elle contient la mémoire collective, les normes concernant l'écriture et éventuellement les manières de traduire. Le passé fonctionne, selon les individus et les sociétés, comme autorité ou comme repoussoir.

Le traducteur, lorsqu'il aborde un texte, est pris au moins dans deux contextes croisés : le type de texte auquel appartient l'objet de sa traduction (roman, théâtre, etc.) et l'œuvre de l'auteur.

La sphère médiane

La sphère médiane est d'ordre phénoménologique, elle est celle où se situent les langues et les textes.

Les langues constituent un donné, la matière dont sont faits les textes. Le traducteur doit connaître les langues sur lesquelles il travaille. Elles représentent un potentiel de dire que la théorisation peut explorer via la linguistique contrastive. La linguistique contrastive ne va pas donner des solutions toutes prêtes mais des bases de travail. La langue figure dans les textes sous forme actualisée en parole d'un point de vue scriptural, comme écriture, comme style. Là aussi la théorisation peut constituer une préparation à l'identification des styles et à leur reproduction.

Les textes figurent dans cette sphère à des degrés divers selon le moment de réalisation de la traduction. Le texte de départ, l'original, figure là (comme donnée) avec une valeur forte puisqu'il est la référence ; l'autre texte, selon le moment, est en devenir ou achevé. Le texte traduit est un aboutissement, et un aboutissement provisoire car susceptible de retouches et de retraduction dans le cas des textes littéraires, religieux, philosophiques.

C'est dans la sphère médiane que se situent les textes : l'original auquel a accès le traducteur et sur lequel il va travailler ; la traduction produite que le lecteur va lire.

[1] Pour une étude plus complète de cet aspect cf. Jean Peeters, *La Médiation de l'Etranger*, 1999, pp. 98-114

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

Le traductologue réunit ou non ces textes selon son option de traductologie ; la traductologie réaliste réunit et confronte les textes dans la mesure où l'un des textes est dérivé de l'autre, **la traduction est en relation d'hypertextualité avec son original, ne pas envisager la nature de cette relation constitue une occultation de l'une des caractéristiques fondamentales de la traduction.**

La sphère nodale

La sphère nodale est celle où se situent les réseaux de capacités humaines (émotions, raisonnements, mémoire, instincts, sensations) qui président à l'exécution de l'acte de traduction (comme de tout acte, d'ailleurs, à cette différence près que la description de l'acte de traduction fait intervenir la sphère médiane où se situent les langues et les textes).

La sphère nodale est constituée par des savoirs dormants dépendant de la mémoire et de leur convocation par le désir d'agir du traducteur.

Le comportement du traducteur est régi par la volonté, la conscience et l'instinct. La rapidité d'action dépend de la réactivité et de la capacité à mettre en œuvre une compétence, qui est un savoir-faire intériorisé. L'intériorisation de ce savoir-faire dépend d'une expérience qui est forcément limitée. La capacité à faire face à des situations nouvelles dépend d'une faculté d'adaptation spécifique qui est celle de trouver des solutions. Il est évident qu'un individu ne peut faire dans sa vie professionnelle l'expérience de toutes les situations : la formation professionnelle, via la théorie, peut permettre d'intégrer des expériences externes diverses et surtout elle peut permettre de le faire dans un cadre global de description et d'explication où des liens sont établis entre les expériences et les procédures.

La théorisation, pour être réaliste (et efficace) doit intégrer le fait que l'intelligence n'est pas faite que de raisonnements et de rationalité : il convient de tenir compte de l'inconscient, du 'travail de nuit', de ces trouvailles qui apparaissent au niveau de la conscience dans des phases de 'repos' ou de latence.

La sphère nodale, où se situe la compétence du traducteur, est un lieu de coexistence de qualités de nature presque contradictoire qui donnent à la traduction son caractère paradoxal : l'individualisme et le conformisme.

Points de contact

Les sphères d'existence de la traduction ont des points de contact : la sphère externe impose des directives de façon claire et

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

ouverte (conditions économiques, ordres du commanditaire), elle imprime aussi des manières de penser ou de faire la traduction selon la doxa, les normes ; cet ensemble de pratiques constitue l'*habitus* du traducteur, dont il est plus ou moins conscient.

Par ailleurs, en contrepoint des prises de position récentes en faveur de la présence du traducteur au niveau de l'écriture, de la publication et dans la théorie comme théoricien et comme objet d'étude, il faut être conscient du fait que le contexte de la civilisation moderne crée des conditions pour un nouvel effacement du traducteur, danger qu'Antonio Bueno a fort bien analysé dans son article sur « la traduction demain »: « **La dissolution du travail personnel dans le travail en équipe**, sous les ordres des entreprises de traduction, accroît le caractère invisible de son travail » (Bueno Garcia 2007: 273).

3.2. Proposition de démarche théorique réaliste

Une démarche théorique réaliste se doit d'intégrer tous ces éléments au risque de produire une vision déformée de l'objet d'étude.

Les perspectives herméneutiques, communicatives et linguistiques proposent une vision essentiellement « interne » du processus de traduction (saisie, interprétation et reformulation du sens), alors que les perspectives culturelles et socio-sémiotiques se cantonnent à une perspective « externe » (c'est-à-dire, de la traduction-processus en tant que médiation socioculturelle, et de la traduction-produit en tant qu'insertion dans une culture).

Dans le schéma global de la traduction, la sphère nodale et la sphère d'influences et de patrons, sont des sphères communes à d'autres activités que la traduction ; c'est dans la sphère phénoménologique que se manifeste la spécificité de la traduction avec ses realia, c'est donc elle qu'il faut prendre pour base d'étude du phénomène en sachant qu'il va falloir faire intervenir les autres sphères dans l'étude du phénomène, mais comme éléments constituants et non comme éléments centraux.

La traductologie que je pratique est fondée sur l'observation des textes traduits et de leurs originaux, elle constitue une interrogation sur l'action du traducteur. L'étude de la traduction sur corpus part d'un résultat : le texte traduit juxtaposé à l'original. Le texte traduit, qui, d'extérieur et pour le lecteur moyen, se donne comme un texte à lire, au même titre qu'un texte rédigé dans sa langue est en réalité un texte stratifié qui renferme, pour le chercheur (et pour certains lecteurs critiques), les traces du travail du traducteur. Ce travail est fait d'une série d'opérations qui commence par la lecture et l'interprétation d'un texte origine et qui se poursuit avec des opérations de transfert linguistique et

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

culturel auxquelles se mêlent ou se succèdent des opérations de négociations et d'aménagement ; il convient enfin d'y adjoindre des opérations d'écriture et de créativité plus ou moins poussées.

Ce sont les traces de ce travail que le traductologue va devoir identifier et interpréter ; il se pose en effet un problème d'identification car ces traces sont un observable qui se donne de façon plus ou moins directe : les différentes opérations ne sont pas identifiables forcément dans l'ordre où elles ont été effectuées et requièrent un travail d'observation et d'analyse qui vise à les reconstituer par déduction. Le travail du traducteur peut se décomposer en unités de travail qui constituent des unités de traduction mais en surface (dans les textes) l'observable en traduction est constitué d'une mosaïque de ressemblances et de différences dont les composantes, les faces signifiantes, s'organisent en schémas d'équivalence, base d'étude de la compétence traductive.

4. Terminologie

4.1. La terminologie comme expression de la conceptualisation

La réflexion débouche sur la conceptualisation et l'expression de celle-ci à l'aide de termes spécifiques. Le théoricien ne parle pas le langage commun même si un fond demeure, il s'en démarque par la néologie et l'individuation.

Dans *La Poétique II*, au cours de son entreprise de destruction de l'emprise de la linguistique sur la théorie de la traduction (il n'utilise pas le mot 'traductologie'), Meschonnic est amené à introduire, sous forme verbale, la notion de « langue-culture » :

> La « langue » - la « littérature », — ou la langue-la culture, ou le sens-la forme : il n'y a pas deux choses dissociables, hétérogènes. Quand il y a un texte, il y a un tout traduisible comme tout. La pratique et l'histoire de la traduction le montrent. (Meschonnic 1973, 349).

C'est quelques pages après cette dénonciation de la stérilité des « conceptualisations dualistes » pour théoriser la traduction qu'il reprend la notion sous forme de terme : « le travail est différent selon chaque rapport entre deux langues-cultures » (*Ibid*., 356). Meschonnic n'en dit pas davantage sur ce qu'il met derrière ce néologisme et je trouve que le commentaire qu'en fait Cordonnier (1995, 55), dans *Traduction et culture*, ne manque pas de pertinence : « le langage ne livre pas ses secrets sans la clé de la culture ». Ce concept et son apparition sous la plume de Meschonnic sont indubitablement liés aux déclarations

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

de Bakhtine sur le langage : « *le signe et la situation sociale où il s'insère sont indissolublement liés*. Le signe ne peut pas être séparé de la situation sociale sans voir s'altérer sa nature sémiotique » (Bakhtine 1977, 63, souligné par l'auteur). Conception qui va à l'encontre des vues de Saussure qui envisage le système de la langue hors civilisation.

D'où l'importance que j'ai accordée à l'étude de la culture en liaison avec les langues dans les programmes de recherche du CERTA (cf. Ballard 2005 et 2006 : *La Traduction, contact de Langues et de Cultures*, 1 & 2) et pour ce qui est de mes recherches personnelles à l'étude des stratégies de traduction des culturèmes (Ballard 2005 ; 125-151), qui trouve sa contrepartie en Roumanie dans les travaux de Georgiana Lungu-Badea (2003 et 2009), Anda Rãdulescu (2010) et Alina Pelea (2009).

4.2. Foisonnement de la terminologie et glossaires

Le développement exponentiel de la traductologie avec sa diversité de points de vue a entraîné un foisonnement de la terminologie, ce qui est un signe de richesse et de vitalité mais aussi parfois source de perplexité pour les étudiants ou même les usagers. Cette abondance a commencé d'être explorée et plus ou moins codifiée dans la mesure où l'on est confronté à la naissance d'une langue ou de plusieurs langues qui décrivent ou structurent le phénomène « traduction », et l'on a assisté à l'élaboration de glossaires, qui eux-mêmes se recoupent mais ne coïncident pas. On a eu en 1999 celui de Jean Delisle chez Benjamins et en 2003 et 2008 ceux de Georgiana Lungu-Badea et Maria Tenchea aux éditions de l'Universitatea de Vest.

Je voudrais faire deux ou trois remarques en liaison avec cet effort et le champ qu'il essaie de baliser. Tout d'abord la richesse; Delisle dans son introduction indique un travail préliminaire qui lui avait permis de dénombrer à partir d'une quinzaine de manuels « pas moins de 1419 termes correspondant à 838 notions » (Delisle et al.1999, 2), ce qui semblerait indiquer par ailleurs que certains termes sont des synonymes, mais la synonymie existe-t-elle ?

Sur ce total, Delisle dit avoir conservé « environ deux cents notions qui nous ont semblé les plus utiles pour l'enseignement de la traduction et son apprentissage » (*Ibid*.). Sans en avoir l'air, cette conception est assez restrictive, voire réductrice ; quelques lignes plus haut il est d'ailleurs indiqué que ce qui a servi de base à l'élaboration de ce glossaire est celui du propre ouvrage de Delisle paru en 1993. Comme on le voit la visée didactique sert en fait de prétexte à (ou en tout cas génère) une forme de censure ; on ne peut pas dire que l'étudiant en traductologie va trouver là les terminologies de la traductologie, une image de la

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

traductologie dans toute sa richesse mais une image tronquée de ce que les éditeurs du glossaire ont estimé « bon à savoir ». J'en donnerai pour exemple le fait que le terme de « langue-culture », par lequel j'ai commencé ce développement, n'y figure pas, pas plus que la notion de « décentrement », qui figure également dans *Pour la poétique II*, où Meschonnic défend une pratique autre, « qui fait du traduire un travail dans les ressources de la langue, par le 'décentrement' vers l'autre » (Meschonnic 1973, 355). Ce à quoi certains répondront que Meschonnic traite de la traduction littéraire (ou/et religieuse), mais Delisle ne nous dit pas que son glossaire est destiné aux seuls étudiants que l'on prépare à la traduction de textes pragmatiques ; il est dommage que le lien ne soit pas assuré avec une formation large en traductologie. Il est également dommage que dans la rédaction des articles on n'ait pas indiqué les sources pour certaines notions particulières, je pense par exemple à la notion d'unité de traduction qui a droit à deux définitions sans que ces définitions soient clairement rattachées aux théories d'où elles sont issues ; il convient de contraster cette présentation avec celle adoptée par Georgiana Lungu-Badea et Maria Tenchea qui donnent les références des définitions selon les auteurs.

4.3. Caractère évolutif de la terminologie

J'évoquerai ensuite un point concernant la terminologie, qui est son caractère évolutif. J'en donnerai pour exemple la manière dont j'ai vécu mon rapport à un terme (et à une notion) introduit par Jean Delisle dans son manuel de 1993 ; il s'agit du terme « report » servant à désigner une opération minimale de traduction où n'intervient pas ou peu le processus interprétatif (cf. Delisle 1993, 42 et 124).

J'ai réutilisé et retravaillé ce terme dans le domaine des culturèmes et du nom propre en particulier afin de désigner un phénomène distinct de l'emprunt, qui, lui, désigne l'intégration d'un terme étranger dans une langue.

L'emprunt est un fait de société, généralement durable, qui dépasse le temps et l'espace de la traduction ; il fait partie des échanges interlinguistiques ; toute langue emprunte des mots aux autres langues. Le report est un acte individuel de traducteur, ponctuel, qui peut recouper ou utiliser l'emprunt, mais à sa différence, le report ne consacre pas l'intégration d'un terme dans la langue même s'il peut, dans certains cas, en avoir la visée dans le cadre d'une option de traduction qui cherche à faire connaître l'étranger.

J'évoquerai deux configurations : avec les noms communs étrangers (qui peuvent être des culturèmes) et avec le nom propre.

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

Report et nom commun

Le mot *whare* (d'origine maori) est attesté comme emprunt (sans doute rare) en anglais par le *Shorter Oxford Dictionary*. Katherine Mansfield l'utilise dans une de ses nouvelles (« At the Bay ») :

> And now they had passed the fisherman's hut, passed the charred-looking, little ***whare***[2] where Leila the milk-girl lived with her old Gran. (Mansfield 1922/1988, 17)

La première traductrice de cette nouvelle, Marthe Duproix (1929), en pratiquant le report favorise l'exotisme de l'appellation, en comptant sur le contexte (« où Leila, la petite laitière **habitait** avec sa vieille grand'mère ») pour faire apparaître du sens, un sens hyperonymisé sans doute, puisqu'on ne peut ne se faire une idée précise de l'aspect de cette habitation :

> Et maintenant le troupeau avait dépassé la cabane du pêcheur, dépassé le petit ***whare*** noirci et comme calciné où Leila, la petite laitière habitait avec sa vieille grand'mère. (Duproix 1929/1977, 211-212)

Une traductrice plus récente, Magali Merle (1988) opte pour un équivalent général et la note (dans un contexte d'édition bilingue):

> Ils avaient maintenant dépassé la cabane du pêcheur, puis **la petite case** à l'aspect carbonisé où Leila, la jeune laitière vivait avec sa vieille Mamé.(Merle: 19) avec indication en note dans le texte anglais: *whare*: habitation maori. (Merle 1988, 18)

Report et nom propre

Tout le monde en France maintenant utilise des termes comme *stock, stock-car, hot dog*; par contre, ce n'est pas parce que le nom d'un personnage comme « Mrs Chetwyn » a été reporté dans la traduction française d'un roman anglais qu'il fait partie du français, il est intégré dans le texte traduit, c'est tout. En d'autres termes, l'emprunt est un phénomène de langue, le report un phénomène de discours ou, plus précisément encore, un phénomène lié à l'équivalence textuelle qu'est la traduction. Par ailleurs, le fait d'utiliser le terme report, comme opération élémentaire de traduction, signifie bien que l'on n'est pas en situation d'échec face à un intraduisible, mais en situation de traduction face à un élément qui ne peut être traité que de cette façon en raison de sa nature. La raison pour laquelle on pratique le report avec un terme comme le nom propre est liée à sa nature de désignateur rigide qui ne saurait varier de

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

forme, parce qu'il renvoie à un référent unique et ce de façon censée être stable. Le report du nom propre en traduction assure et souligne sa fonction de désignateur universel et par là-même transculturel.

4.4. Nécessité de la motivation structurante de la terminologie

Le dernier point général que j'aborderai en liaison avec la terminologie c'est sa nécessité d'être motivée et structurante.

Dans mes cours, j'ai commencé par utiliser la terminologie courante de la traduction, celle des pédagogues surtout chargés de traquer l'erreur : traduction littérale, faux amis, faux sens contresens, impropriété, etc. Puis la terminologie de Vinay & Darbelnet.

J'ai donc commencé par utiliser leur terminologie et aussi celle de la linguistique et à construire un cours autour des erreurs à ne pas faire et des compétences à acquérir. Mais progressivement les lectures diverses et l'utilisation de leur terminologie m'ont amené à avoir une attitude critique et à élaborer ma propre terminologie en contestant ou en affinant la leur. Quand j'ai publié mon second manuel en 1987, *La Traduction de l'anglais*, j'avais déjà des conceptualisations neuves : l'unité de traduction, le paradigme de désignation, la différence de concentration.

J'ai publié un article (Ballard 2006) critiquant la notion de procédés de traduction et le caractère incohérent et confus de la terminologie de Vinay et Darbelnet. Par exemple leur utilisation de termes tels que « amplification, économie, dilution, concentration, étoffement, dépouillement, qui se recoupent et se chevauchent de façon assez anarchique. Je n'examinerai pas ici tous ces termes (ce serait trop long).

En fait nous avons dans cet ensemble hétérogène et non identifié comme tel la manifestation d'un phénomène majeur en traduction : le fait que le texte traduit a rarement la même longueur que le texte de départ et que l'on est sans cesse amené à ajouter ou retrancher des mots. Ce phénomène a été identifié dès Cicéron, il est repris par Luther et d'autres. Je me contenterai d'évoquer brièvement ces deux grands auteurs car ce qu'ils disent est important et révélateur de positions stratégiques en traduction et en traductologie. Pour Cicéron, le nombre de mots n'a pas d'importance, il en écarte avec dédain le comptage, il est pour la liberté du traducteur, on ne va pas s'arrêter aux détails. Pour Luther, le nombre de mots est important puisque l'on attaque sa traduction parce qu'il a ajouté un mot « *allein* » qui n'est pas dans l'original ; or ce qu'il dit est capital : il dit que l'on a besoin de ce mot en allemand pour exprimer ce qui est dit dans le texte de départ ; on voit avec Luther apparaître la notion d'usage et de force de la langue d'arrivée, le traducteur a besoin d'être sensible à cette force pour être efficace.

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

La notion que je suis en train d'évoquer est absente de l'ouvrage de V&D comme concept, même si on en a des manifestations éparses et dissociées, il s'agit de ce que j'ai appelé « la différence de concentration ». Il s'agit pour moi d'une catégorie, d'une composante de la traduction, qui a besoin d'être identifiée, nommée, structurée. Sur le plan formel, elle se joue au niveau des signes et de leur environnement, des énoncés et de leur agencement, etc. Fondamentalement il y a deux grandes sous-catégories qui se jouent autour des signes et de leur environnement : tout d'abord des phénomènes symétriques au niveau du signe qui sont la réduction et le développement (comme le passage d'un signe à une périphrase ou une définition et vice-versa) et puis des phénomènes symétriques qui interviennent au niveau du signe et de son environnement, de sa relation au texte : l'effacement et l'étoffement. Cette structuration permet d'intégrer les actions fautives dans le cadre de la catégorie dégagée : un étoffement fautif est un ajout ; un effacement fautif est une suppression, ou un oubli (selon le cas, et ce n'est pas toujours facile à identifier).

Il est clair que V&D ont esquissé une description d'un phénomène majeur en traduction, une catégorie que j'ai appelée « la différence de concentration » (cf. Ballard 1994, chap. 4) qui regroupe un certain nombre de phénomènes tels que l'étoffement et l'effacement, le développement et la réduction. Or cette catégorie n'apparaît pas dans le tableau général de leurs procédés parce que celui-ci ne part pas d'une vision globale de la traduction et que leurs procédés ne sont pas rattachés de façon synthétique au processus de traduction.

Par ailleurs la traduction relève-t-elle de procédés ? Je pourrais faire une réponse de normand et dire oui et non, je préfère dire : qu'entendez-vous par là ? Des trucs ? des recettes ? non merci, je n'y crois pas ! Certains viennent chercher dans la traductologie ou dans la linguistique contrastive des trucs infaillibles qui permettraient de réussir sa version ou de faire sa traduction sans réfléchir ! Ce n'est pas cela l'objet. Je préfère pour ma part parler d'opérations qui reflètent la triple démarche de la traduction à savoir : des opérations d'interprétation, de paraphrase et d'ajustement. L'observation de la traduction devrait nous permettre (et elle a permis) de mieux accéder à la connaissance de la compétence du traducteur et donc à une meilleure acquisition, une acquisition facilitée ou plus éclairée, de cette compétence ; elle ne saurait cependant se substituer à l'intelligence, au talent, à une compétence innée, et surtout à la motivation. La traductologie ne peut sécréter une machine qui dispenserait de penser et d'agir, pas plus que la linguistique ou la textologie ; ces sciences permettent une meilleure

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

conceptualisation des problèmes, de meilleures analyses, des prises de décision plus conscientes.

Une des failles de l'ouvrage de Vinay et Darbelnet est que les procédés non seulement sont en nombre trop petit pour rendre compte de l'opération mais aussi qu'ils ne sont pas assez explicitement rapportés à l'opération elle-même ainsi qu'à l'outil conceptuel pouvant servir de cadre à son analyse et à sa conceptualisation : l'unité de traduction.

4.5. L'unité de traduction

L'unité de traduction est un élément constituant d'un tout qui a sa source, ou base formelle, dans le texte de départ, son aboutissement dans le texte d'arrivée, et qui passe pour sa réalisation par le cerveau du traducteur ; il s'agit donc d'un ensemble à configuration variable selon l'individu qui le construit ; ce qui signifie qu'il faut intégrer la subjectivité dans l'UT. A partir de là on peut dire que l'objet étant le texte, il y a constitution d'une unité de travail en traduction lorsque le traducteur, après interprétation des formes, met en rapport une unité constituante du texte de départ avec le système de la langue d'arrivée en vue de produire une équivalence acceptable, susceptible de contribuer à la réécriture d'un texte dont l'équivalence globale par rapport au texte de départ doit s'accommoder d'ajustements internes dictés par sa cohérence et sa lisibilité. Cela signifie que sur le plan formel, il existe plusieurs types d'UT selon que leur base apparente est dans le texte de départ (et c'est le plus souvent le cas) ou plutôt générée par la constitution du texte d'arrivée et les exigences extralinguistiques de la culture d'accueil.

L'unité de traduction n'est donc pas une unité du TD, qui est une unité à traduire, pas plus qu'une unité du texte d'arrivée, qui est une unité traduite. Le prédécoupage du TD (même en unités importantes telles que la phrase) ne fait que donner des bases, à interpréter, dont on ne peut affirmer avec certitude le devenir, mais ces bases constituent un donné sémantico-stylistique que le traducteur réagence (ou non) en opérant des choix de regroupement. En terme d'action du traducteur, je conçois l'UT comme un balayage articulé qui part de la construction du sens (opération fondamentale ou de base) pour produire des équivalences (seconde phase de l'opération) visant à la réécriture d'un texte, dont la cohérence et l'acceptabilité vont générer un troisième type d'interventions de la part du traducteur, interventions qui souvent visent à restituer le liant du texte et ses qualités pragmatiques. L'objet du commentaire de traduction, et donc de la traductologie pragmatique,

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

doit être de rendre compte de la compétence du traducteur, qui se manifeste dans les trois phases constitutives de l'opération.

5. Des correspondances systémiques à l'écriture

Je vais maintenant donner un exemple de mise en œuvre de la démarche de recherche que je prône via l'observation de corpus pour essayer d'aboutir, par la réflexion, à une présentation structurée de l'action du traducteur.

On verra que cette structuration de la compétence traductive se présente comme une interface entre démarche de recherche et formation.

L'objet d'étude que j'ai proposé lors d'un séminaire de maîtrise est « la proposition relative » comme base de traduction de l'anglais au français ; l'exercice est l'occasion d'une exploration débouchant sur une synthèse incluant des types de travaux allant de la licence aux premiers stades de la recherche.

5.1. Base d'étude

Je suis parti de ce que l'on trouve dans les livres de grammaire et les ouvrages de linguistique : une description interne du système de la relative anglaise assortie parfois de propositions d'équivalence pour le français.

Ce qui ressort de ce genre de cours, souvent agrémenté de considérations de type comparatiste, c'est qu'il y a des équivalents dans les deux sens et que la traduction d'une langue vers l'autre, si on analyse correctement les éléments impliqués (ici les relatifs et les relatives), donne lieu à des équivalences intersystémiques qui sont de l'ordre de la traduction littérale, ou presque. Sur le plan de l'application pédagogique cela donne lieu à des exercices de thème où il faut savoir traduire des pronoms aux fonctions diverses comme « dont », « ce qui, ce que », etc.

5.2. Prise de conscience

L'étudiant qui traduit se rend compte (ou parfois ne se rend pas compte) qu'il ne peut se contenter d'appliquer ses connaissances grammaticales et que des relatives du texte anglais ne correspondent pas forcément à des relatives dans le texte français. Mais la traduction, qui demande un certain rythme et une concentration sur la production, n'encourage pas la collecte immédiate de données de cette sorte ; c'est pourquoi il faut pratiquer le commentaire de traduction pour prendre conscience des équivalences indirectes que l'on est amené à établir et

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

remonter aux opérations de traduction qui les ont générées, autrement dit il s'agit d'intellectualiser ses propres actes instinctifs ou ceux de professionnels dont on observe les productions (Ballard 1988 & 2007b).

L'observation cumulative amène à constater que les traductions obliques ne s'effectuent pas de façon anarchique. Elles sont récurrentes : participes, adjectifs, apposition, autres propositions ; cette récurrence est l'indice de l'existence d'une motivation, d'une déductibilité ; ces traductions obliques relèvent donc de l'analyse.

5.3. Structuration de la déductibilité

Il y a deux aspects(ou niveaux) dans la déductibilité : un principe général, qui est celui de la paraphrase et un aspect contingent qui est le degré de déduction formelle.

5.3.1. La paraphrase

La notion de paraphrase est diversement analysée et perçue selon les points de vue : « 1. Développement explicatif d'un texte. – 2. Développement verbeux et diffus » (*Le Robert*).

C'est ce second sens qui est retenu pour la traduction par **Jean Delisle** dans son glossaire terminologique de la traduction : « faute de traduction qui résulte d'un défaut de méthode et qui consiste à traduire un segment du texte de départ par un énoncé inutilement long » et il ajoute en note : « la paraphrase peut consister en des ajouts ou en l'emploi abusif de circonlocutions et de périphrases qui alourdissent le texte (Delisle 1999, 61).

J'envisage la notion de paraphrase de manière plus positive, dans l'esprit des recherches menées en linguistique par Harris aux Etats-Unis et plus récemment par Catherine Fuchs en France. Elle en donne la définition suivante :

> On a coutume de dire qu'une phrase ou texte Y constitue une paraphrase d'une autre phrase ou d'un autre texte X lorsque l'on considère que Y reformule le contenu de X ; autrement dit , **lorsque X et Y peuvent être tenus pour des formulations différentes d'un contenu identique, pour deux manières différentes de dire la même chose**. (Fuchs 1982, 7, c'est moi qui souligne)

Pour moi, en traduction, **la paraphrase est une variété de reformulation visant à reproduire le sens d'un énoncé sous une forme différente plus ou moins déduite de l'original sur le plan formel. La distance formelle entre les énoncés en relation de paraphrase constitue, en partie, un indice de la créativité du traducteur.** La

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

traduction oblique analytique est une forme de paraphrase déductible sur le plan formel.

L'observation de la traduction oblique analytique des relatives permet de constater qu'elle s'opère selon deux grandes catégories de schémas de paraphrase : une partie des transformations est paradigmatique, l'autre syntagmatique (par exemple par segmentation[2]). Pour d'évidentes raisons de temps, je ne ferai qu'évoquer le schéma de paraphrase paradigmatique.

La génération de traductions de la relative par paraphrases paradigmatiques (autre forme occupant la même fonction) revêt des formes de surface diverses que l'on peut ramener à deux schémas fondamentaux :

- l'un est d'ordre transformationnel
- l'autre est d'ordre sémasiologique et fait intervenir la relation définition-terme.

5.3.2. Le schéma de paraphrase paradigmatique

Il est l'application à la traduction d'un schéma de paraphrase observable au niveau intralinguistique, celui de l'expansion du SN.
Celle-ci peut prendre la forme d'une relative, qui est la forme longue, la forme d'insertion des formes plus courtes telle que l'apposition, le syntagme adjectival ou un nom adjectivé, avec lesquelles elle peut commuter tout comme les autres formes de l'expansion : le syntagme prépositionnel, la proposition conjonctive, le génitif.

Cette transformation, en principe, préserve le sens mais produit des éléments n'ayant pas la même valeur ou le même effet stylistique : en français une relative pourra être perçue comme longue ou lourde alors qu'une forme adjectivale ou participe pourra alléger le style.

Voici deux illustrations de ces traductions-transformations :

- participe passé :

At one end of the big barn, on a sort of raised platform, Major was already ensconced on his bed of straw, under a lantern ***which*** *hung from a beam*. (Orwell 1970, 5)

Lui-même était déjà confortablement installé à l'une des extrémités de la grange, sur une sorte d'estrade (cette estrade était son lit de paille éclairé par une lanterne **suspendue à** une poutre). (Quéval 1983, 8)

[2] *His answer to every problem, every setback, was "I will work harder!" -* ***which*** *he had adopted as his personal motto*. (Orwell, *Animal Farm*, 27)//A tout problème et à tout revers, il opposait sa conviction : « Je vais travailler plus dur. ». **Ce fut** là sa devise. (Trad. Quéval, 35).

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

- ***adjectif juxtaposé*** :

A few people were gathered about the stalls ***which*** *were still open.* (Joyce 1970, 32)

Quelques personnes étaient réunies autour des boutiques encore ouvertes. (Du Pasquier, 57)

5.3.3. Le schéma sémasiologique consiste à partir de la description d'un contenu sémantique pour aboutir à son expression linguistique sous forme de signe, en l'occurrence on passe d'une proposition à un terme. Le schéma peut aller du simple au complexe :

- **déduction simple** (de la définition au terme):

For the first time the magnitude of ***what*** *he had undertaken came home to him.* (Orwell 1961,10)

Pour la première fois, l'ampleur de **son entreprise** lui apparut. (Audiberti 1972, 19)

- **déduction hyponymique**, faisant davantage intervenir le contexte (le traducteur implicite même une partie de l'information, à savoir la localisation : *on Animal Farm*) ; cet exemple est tiré du début du chap. 4 de *Animal Farm* :

By the late summer the news of ***what*** *had happened on Animal Farm had spread across half the county*. (Orwell 1970, 34)

A la fin de l'été, la nouvelle **des événements** avait gagné la moitié du pays. (Quéval 1983, 44)

L'étape suivante consiste à faire intervenir l'observation d'un corpus.

5.4. Observation d'un corpus

5.4.1. Choix de l'objet et statistiques

J'ai proposé aux étudiants l'observation de la traduction des relatives introduites par un pronom relatif courant, ***which,*** dans les quatre premiers chapitres du roman d'Orwell, *Animal Farm* (traduction de Jean Quéval, édition Folio).

Tout d'abord il a fallu établir des statistiques dans le texte anglais et dans la traduction, ce qui a donné les résultats suivants :

Occurrences de relatives introduites par *which* : 42

Traductions par relative: 17

Traductions obliques: 25

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

Ce qui signifie que plus de la moitié des relatives du texte anglais ne sont pas traduites par des relatives ; l'analyse de ces résultats pose des problèmes de terminologie et de méthode : on notera que je n'ai pas utilisé l'appellation de traduction littérale (mais « Traductions par relative ») ; pourquoi ? parce que, on le verra, elle se révèle inadéquate pour rendre compte véritablement du phénomène observé

5.4.2. Observation des traductions littérales et connexes

Voici un cas de traduction littérale (pure) :

> *Many years ago, when I was a little pig, my mother and the other sows used to sing an old song **of which** they knew only the tune and the first three words.* (Orwell, 12)
> Il y a belle lurette, j'étais encore cochon de lait, ma mère et les autres truies chantaient souvent une chanson **dont** elles ne savaient que l'air et les trois premiers mots. (Quéval, 16-17)

Autour de la traduction littérale gravitent des **traductions que je qualifierai de 'mimétiques'**, c'est-à-dire reproduisant la forme de la relative mais avec des aménagements divers :

- **traduction mimétique aménagée *a minima***, pour des raisons qui tiennent aux spécificités des langues, par exemple dans la phrase suivante **le passage du passif à l'actif** à l'intérieur de la relative :

> *He took them up into a loft **which** could only **be reached** by a ladder.* (Orwell, 32)
> Il les remisa dans un grenier **où l'on** n'accédait que par une échelle. (Quéval, 41)

- traduction mimétique aménagée pour des **raisons stylistiques diverses, elle s'éloigne davantage du littéralisme et fait intervenir la créativité** :

> *You cows that I see before me, how many thousands of gallons of milk have you given during this last year? And what has happened to that milk **which** should have been breeding up sturdy calves?* (Orwell, 9)
> Vous, les vaches là devant moi, combien de centaines d'hectolitres de lait n'avez-vous pas produit l'année dernière ? Et qu'est-il advenu de ce lait **qui** vous aurait permis d'élever vos petits, de leur donner force et vigueur ? (Quéval, 13)

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

La traduction littérale (pratiquée par rapport à une traduction aménagée ou oblique) est un auxiliaire d'évaluation en traductologie réaliste, elle permet d'évaluer la nécessité des 'écarts' de la traduction réalisée ; voici une proposition de traduction littérale :

> Et qu'est-il advenu de ce lait **qui** aurait dû produire des veaux vigoureux ?

Le choix du traducteur, ici a été de **modifier l'écriture de la relative** en lui donnant un tour moins impersonnel qu'en anglais où le procès (« élever ») est envisagé uniquement par rapport au « lait », qui est le sujet : en introduisant le pronom « vous » et le possessif « vos », Jean Quéval accentue la fonction incitative de la question posée par Old Major, en favorisant le point de vue des vaches comme mères.

Par ailleurs, certains trouveront que le traducteur s'éloigne du texte en disant : « vos petits, de leur donner force et vigueur », mais cette traduction produit un texte plus efficace que la traduction littérale où j'ai utilisé des termes plus proches du point de vue de l'éleveur : « produire, vigoureux » ; le sémantisme de « vigoureux » est très avantageusement réparti par le traducteur sur « leur donner force et vigueur » et si l'on remplace « vos petits » par « vos veaux » on perçoit ce que l'écart a de profitable sur le plan euphonique (allitération douteuse) et il n'est pas inutile de souligner le caractère négatif des connotations culturelles de « veau » en français.

Il faut noter qu'**à ce stade je fais intervenir une notion étrangère à la linguistique, à savoir la notion d'écriture**, qui est à la langue dans l'écrit ce que la parole est à langue dans l'oral. L'écriture est l'action de produire du discours écrit en vue de constituer un texte et en la matière (qui est l'agencement des éléments de la langue), les choix personnels sont aussi importants que les règles de la langue et du discours.

5.4.3. Des unités à reformulation non-mimétique

L'observation des traductions obliques permet de dégager plusieurs cas de figure :

a – la traduction littérale peut être tout aussi acceptable et l'utilisation de la traduction oblique ne semble motivée que par **la subjectivité** du traducteur :

> *The dogs learned to read fairly well, but were not interested in reading anything except the Seven Commandments. Muriel, the goat, could read somewhat better than the dogs, and sometimes used to read*

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

> *to the others in the evening from scraps of newspaper* ***which*** *she found on the rubbish heap*. (Orwell, 30)
> Les chiens apprirent à lire à peu près couramment, mais ils ne s'intéressaient qu'aux Sept Commandements. Edmée, la chèvre, s'en tirait mieux qu'eux. Le soir, il lui arrivait de faire aux autres la lecture de fragments de journaux découverts aux ordures. (Quéval, 39)

Voici une traduction littérale : « à partir de bouts de journaux **qu'**elle avait trouvés/récupérés sur le tas d'ordures. ». La recherche ici butte sur les motivations du traducteur : s'agit-il d'un choix personnel conscient ou inconscient, d'un phénomène accidentel, d'un désir délibéré d'éviter le littéralisme ? On ne sait pas.

b – la traduction littérale est acceptable mais la traduction oblique est prise dans un **travail de réécriture plus vaste** qui dénote un choix marqué de la part du traducteur :

> *On Sundays there was no work. Breakfast was an hour later than usual and after breakfast, there was a ceremony* ***which*** *was observed every week without fail*. (Orwell, 28)
> Le dimanche, **jour férié**, on prenait le petit déjeuner une heure plus tard que d'habitude. Puis, c'était une cérémonie renouvelée sans faute chaque semaine. (Quéval, 36)

Voici une traduction plus littérale:

> Le dimanche, on ne travaillait pas. On prenait le petit déjeuner une heure plus tard que d'habitude et après le petit déjeuner il y avait/se déroulait une cérémonie **qui** revenait invariablement chaque semaine.

Si on compare ces deux traductions, on constate que le traducteur resserre le texte :

- il supprime des répétitions lexicales (le petit déjeuner) et grammaticales (*there was*/on)

- il enchâsse la proposition (*there was no work*) sous forme d'apposition créative sur le plan lexical (« jour férié »)

- il enchâsse les deux premières propositions : *On Sundays there was no work. Breakfast was an hour later than usual*. La première (*On Sundays there was no work*) devient un repère temporel de la seconde qui est transformée en proposition principale : « Le dimanche, **jour férié**, on prenait le petit déjeuner une heure plus tard que d'habitude ».

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

Quelles conclusions tirer de ce cheminement et de ces observations ?

L'apport de la grammaire et de la linguistique sont indéniables pour la pratique de la traduction, surtout dans les stades d'apprentissage et de perfectionnement en langue : l'étudiant a besoin de connaître les deux systèmes et de les comparer pour traduire. Mais la pratique enseigne que ces correspondances systémiques ne suffisent pas pour assurer tous les transferts que requiert la traduction. La traductologie contrastive permet de baliser les transferts obliques et de les rationaliser en partie. L'observation plus poussée de corpus étoffés, utilisant pour cadre des unités de traduction englobant l'élément d'étude concerné, permet de s'interroger sur les motivations et le fonctionnement de traductions obliques dont les formes se rattachent plus ou moins à certains schémas de paraphrase. La traductologie textuelle permet alors de faire apparaître les déclencheurs des transformations observées et intègre dans l'étude scientifique la prise en compte de l'écriture, de la subjectivité du traducteur, c'est-à-dire l'élément humain.

Conclusion générale

Je suis parti de la déclaration de Brian Harris à la fois comme programme général et comme manifestation d'une époque. J'ai souligné le fait qu'il s'agissait d'un acte de nomination qui impliquait une nouvelle conscience de la traduction et de son étude. En même temps j'ai voulu souligner la tonalité de sa formulation et la part de présomption collective qu'elle comportait. La réflexion sur la traduction ne date pas d'aujourd'hui, et il est bon de s'en souvenir par modestie tout autant que pour mettre en perspective ce qui se fait actuellement. J'ai souligné le fait que, parmi les caractéristiques du passé, deux me semblent avoir eu des prolongements ou des avatars fâcheux ou discutables : la génération de systèmes exogènes et prescriptifs ; la mise à l'écart de la démarche empirique comparatiste.

J'espère avoir montré que je ne souhaitais pas faire de cette démarche empirique un absolu ou une pratique exclusive ; je la conçois contextualisée et éclairée par les cercles d'existence de la traduction : c'est là un des aspects de son réalisme. J'ai ensuite exposé les procédures de ma démarche dont je décrirai les autres aspects de son réalisme en ces termes : elle repose sur l'observation de textes réalisés par des professionnels ; elle fait intervenir une terminologie motivée et évolutive ; l'un des éléments de cette terminologie a un rôle exploratoire essentiel dans le processus d'analyse de l'action du traducteur, il s'agit de l'unité de traduction. Ensuite, j'ai montré l'effet structurant de cette démarche

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

cumulative qui peut permettre de décrire de manière ordonnée les opérations de transfert qu'effectue le traducteur sans négliger la part de subjectivité et d'aléas qui intervient toujours dans l'opération. Enfin j'ai montré, par l'analyse de corpus de traduction, que l'on peut compléter la paradigmatique ordonnée ou aléatoire de l'équivalence par une étude de l'écriture et de la texture du texte d'arrivée.

Références bibliographiques

BALLARD Michel. *La traduction : de l'anglais au français*, 2e édition, revue et corrigée (1e éd. 1987) Armand Colin, 2005.

BALLARD Michel. *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions* (1992), réédition (nouvelle préface), Lille, Presses du Septentrion (collection : « Etude de la traduction »), 2007.

BALLARD Michel. *Le Nom propre en traduction*, Paris, Ophrys, 2001.

BALLARD Michel. *Numele proprii în traducere,* traduction roumaine réalisée sous la direction de Georgiana Lungu-Badea, Editura Universității de Vest, Timişoara, 2011.

BALLARD Michel. *Versus : la version réfléchie* (vol. 1) : *repérages et paramètres*, Paris, Ophrys, 2003.

BALLARD, Michel. *Versus : la version réfléchie* (vol. 2) : *des signes au texte*. Paris : Ophrys, 2004.

BALLARD, Michel, (éd.). *La Traduction, contact de langues et de cultures (1)* (travaux du CERTA). Arras : APU, 2005.

BALLARD, Michel (éd.). *La Traduction, contact de langues et de cultures (2)* (travaux du CERTA), Arras, APU, 2006.

BALLARD, Michel. « Le commentaire de version », *Meta*, vol. 33, n°3, sept. 1988 : 341-349.

BALLARD, Michel. « Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels » in : Ballard (éd.), *La Traduction, contact de langues et de cultures* (1) (travaux du CERTA), Arras, APU, 2005 : 125-151.

BALLARD, Michel. « A propos des procédés de traduction » in : *Traduire ou vouloir garder un peu de la poussière d'or …, Hommages à Paul Bensimon*, *Palimpsestes* hors série, 2006 : 113-130.

BAKHTINE, Mikhail & VOLOCHINOV V. N. *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique* (1929). Paris : Ed. de Minuit, 1977.

BUENO GARCIA, Antonio. « La traduction demain ». In : Corinne Wecksteen et Ahmed El Kaladi (éds). *La traductologie dans tous ses états*, Arras : APU, 2007 : 269-281.

CARY, Edmond. *Comment faut-il traduire ?* (1958). Introduction et bibliographie de M. Ballard. Lille : P.U.L., 1985.

CORDONNIER, Jean-Louis. *Traduction & Culture*. Paris : Hatier/Didier, 1995.

DELISLE, Jean. *La Traduction raisonnée. Manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français.* Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 1993.

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

DELISLE, Jean, LEE-JAHNKE Hannelore et CORMIER Monique (éds). *Terminologie de la Traduction*. Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins, 1999.
FUCHS, Catherine. *La paraphrase.* Paris : PUF, 1982.
GOUANVIC, Jean-Marc. *Pratique sociale de la traduction. Le roman réaliste américain dans le champ littéraire français* (1920-1960). Arras : APU (Coll. 'traductologie'), 2007.
HARRIS, Brian. « La traductologie, la traduction naturelle, la traduction automatique et la sémantique » ; In : *Cahiers de linguistique.* Université du Québec à Montréal, n° 2, 1973 : 133-146.
HARRIS, Brian. « Toward a Science of Translation ». In: *Meta*, 22 (1), 1977: 90-92.
HARRIS, Brian. « What I really meant by 'Translatology' ». In: *T.T.R.*, vol. I, n° 2, 1988: 91-96.
LEDERER, Marianne. *La traduction aujourd'hui. Le modèle interpretative*. Paris: Hachette, 1994.
LÖRSCHER, Wolfgang. « Thinking-aloud as a method for collecting data on translation processes ». In: Tirkkonen-Condit (éd.). *Empirical Research in Translation and Intercultural Studies*. Tübingen: Gunter Narr, 1991: 66-77.
LUNGU-BADEA, Georgiana. *Contextul extralingvistic în traducerea culturemelor. Cazul limbilor romana si franceza [Le contexte extralinguistique en traduction (domaine français et roumain)]*. Thèse de doctorat. Université de l'Ouest de Timisoara, mai 2003.
LUNGU-BADEA, Georgiana. *Mic dicționar de termeni utilizați în teoria, practica și didactica traducerii* [*Petit dictionnaire des termes utilisée dans la théorie, la pratique et la didactique de la traduction*]. Timişoara : Editura Universității de Vest, [2003] 2008.
LUNGU-BADEA, Georgiana. « Remarques sur le concept de culturème », *Translationes*, n° 1, 2009 : 15-78.
MOUNIN, Georges. *Les Belles Infidèles*. Lille : P.U.L., [1955] 1994.
MOUNIN, Georges. *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard, 1963.
MESCHONNIC, Henri. *Pour la poétique II, Epistémologie de l'écriture, Poétique de la traduction.* Paris : Gallimard, 1973.
NORD, Christiane. *Translating as a Purposeful Activity*. Manchester : St Jerome Publishing, 1997.
NORD, Christiane. *La Traduction : une activité ciblée. Introduction aux approches fonctionnalistes*. Traduit de l'anglais par Beverly Adab. Arras : APU, 2008.
PEETERS, Jean. *La Médiation de l'étranger. Une sociolinguistique de la traduction*. Arras : APU, 1999.
PELEA, Alina. « Analyse des personnages de contes comme culturèmes et unités de traduction ». In : *Translationes*, n° 1, 2009 : 97-117.
PERGNIER, Maurice. *Les fondements sociolinguistiques de la traduction.* Réimpression. Paris : H. Champion [1978] 1980.
RADULESCU, Anda. *Les culturèmes roumains : problèmes spéciaux de traduction*. Craiova : Editura Universitaria Craiova, 2010.
TENCHEA, Maria (éd.). *Dicționar contextual de termeni traductologici*. Timisoara : Editura Universitatii de Vest, 2008.
VINAY, Jean-Paul et DARBELNET Jean. *Stylistique comparée du français et de l'anglais.* Paris : Didier, [1958] 1966.

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)

Corpus

JOYCE James
Dubliners (1914), Harmondsworth, Penguin, 1970.
Gens de Dublin, traduction de Yva Fernandez, Hélène du Pasquier, Jacques-Paul Raynaud, Préface de Valery Larbaud, Paris, Plon (Presses Pocket), 1982.

MANSFIELD, Katherine
"At the Bay"(1922) and other Short Stories/ "Sur la baie" et autres nouvelles, traduction et notes de Magali Merle, Paris, Livre de Poche (Les langues modernes (Bilingue), 1988.
« Sur la Baie », traduction de Marthe Duproix (1929), in Katherine Mansfield, *Oeuvre Romanesque,* Paris, Stock, 1977, pp. 209-256.

ORWELL George
Animal Farm : a fairy story (1945), Harmondsworth, Penguin, 1970.
La Ferme des animaux, traduit de l'anglais par Jean Quéval (1981), Paris, Folio, 1983.
Nineteen Eighty-four, réimpression (1949), Harmondsworth, Penguin, 1961.
1984, traduction française d'Amélie Audiberti (1950), Paris, Gallimard (Folio) 1972.

BDD-V2214 © 2013 Eurostampa
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 17:58:18 UTC)